

Dante et rêve

– Vous voyez bien qu’il faut m’emmener avec vous. Moi, vous savez, je suis un chien perdu. Et vous savez, les chiens perdus, on croit qu’ils sont perdus, mais ce n’est pas vrai. Ce sont des chiens qui cherchent leur vrai maître. Ce sont des chiens tout pleins d’amour, et qui n’ont pas pu le donner... Vous n’en voulez pas, vous, de l’amour, du vrai?

Cela faisait déjà un moment qu’il me suivait d’un pas légèrement boiteux, comme s’il avait toujours été là. Je marchais vite à grands pas, les mains dans mes poches et le regard fixé droit devant. Peut-être j’espérais qu’il abandonne et qu’il fasse demi-tour. Mais inlassable, il continuait à trotter dans mes pas, sa silhouette à peine visible sous la lumière tremblotante des lampadaires.

– Mais qu’est-ce que t’as à me suivre ? murmurais-je, plus pour combler le silence que pour chercher une vraie réponse.

C’était un vrai chien de rue. Un de ceux qu’on évite du regard en passant, de peur qu’ils nous suivent ou nous grognent. Qu’on ne voudrait même pas nourrir. Pourtant, il y avait dans ses yeux une sorte de tendresse. Son pelage, si l’on pouvait encore appeler ça un pelage, n’était qu’un assemblage de touffes et de zones dénudées, où sa peau grise, craquelée, semblait brûlée. Quant à ses yeux, d’un marron terne, ils gardaient une lueur de défi, comme si ce chien refusait d’être oublié. Comme s’il refusait d’être perdu.

Quand il ouvrit la gueule, je découvris ses dents jaunâtres, preuves qu’il avait toujours mâché n’importe quoi pour survivre. Et puis son odeur... Un mélange âcre de poussière et quelque chose de plus acide que je ne savais définir.

– Tu t’appelles comment ?

Si mon unique compagnie devait être un chien, autant l’appeler par son nom.

Comme je m’adressais à lui en le regardant, la ficelle effilée qui lui servait de queue se mit à battre dans tous les sens.

– Tu crèches en enfer, celui de la rue. Dante, ça te va. Oui, c’est parfait !

Je sortis une cigarette de ma poche, portai le filtre à mes lèvres puis l'allumai d'un geste mécanique. Une longue bouffée. Je laissai la fumée s'échapper lentement dans l'obscurité, les yeux clos, en quête de la fraîcheur nocturne. Tout semblait se fondre et se dissoudre dans la nuit.

– Écoute Dante. Si tu veux vraiment venir avec moi, il va falloir qu'on établisse des règles. Je marche vite, j'aime pas qu'on traîne.

Il pencha légèrement la tête, l'air de celui qui comprend sans questionner.

Je repris ma marche, mais en remarquant qu'il boitait de la patte gauche, je ralentis pour m'adapter à son rythme. Son regard, chargé d'une gratitude muette, semblait me murmurer un merci sincère.

– Tu vois Dante, j'ai raté le dernier train pour rentrer chez moi. Le prochain est à cinq heures du mat'. Autrement dit, je suis coincé en ville toute la nuit.

Dante hochait lentement la tête, l'air de dire : Bienvenue au club !

– Alors, toi aussi, tu marches pour tuer le temps ? lançai-je en haussant les épaules. Sous les étoiles, c'est pas si mal tu trouves pas ? La nuit, tout paraît différent.

Marcher dans une ville endormie, c'était comme observer un décor de théâtre avant le lever du rideau. Les rues ressemblent à des coulisses désertées, les lampadaires, à bout de souffle, jouent les projecteurs, et les bâtiments attendent les trois coups. Seul le dramaturge en connaît le dénouement.

Au loin, dans le centre-ville, les cris des fêtards s'éteignaient peu à peu, engloutis par la nuit, tandis que nous continuions à marcher en silence.

Sur le trottoir, entre deux poubelles, Dante repéra une sacoche abandonnée. Il avança d'un pas lent et la renifla plusieurs fois. Ses narines frémissantes cherchaient à identifier son contenu. Intrigué, je m'approchai.

– Qu'est-ce que tu as trouvé?

Je me penchai et ouvris le sac.

À l'intérieur, des bombes aérosols, certaines rouillées, d'autres à moitié vides, témoins silencieux d'un usage frénétique. Juste au-dessus, sur le mur de l'immeuble, un tag rouge vif accrochait le regard. *De l'enfer au*. Inachevé, il dévoilait des traits nerveux, des lignes sinueuses brisées net, comme si l'artiste avait été interrompu en plein élan. L'odeur âcre de la peinture fraîche se mêlait à celle, plus froide et métallique, de la nuit et des poubelles voisines.

Je restai là un moment, les yeux rivés sur les éclats de peinture. Puis, sans trop y réfléchir, je refermai le sac, en espérant que son propriétaire revienne un jour achever sa phrase.

Dante restait immobile, les oreilles pointées, scrutant la rue avec une attention presque nerveuse, à l'affût du moindre bruit. Lorsque je repris ma marche, il me suivit. À mes côtés, son ombre glissait furtivement, s'effaçant à chaque fois que je tournais la tête, comme s'il cherchait à se faire discret.

Nous marchâmes sans vraiment compter le temps. Une heure ? Peut-être moins, peut-être plus. Tout ce dont j'étais sûr, c'était que le froid me glaçait les os. "Je remarquai que Dante boitait de plus en plus. Sa démarche était irrégulière, lourde, hésitante, comme si chaque pas était ralenti par la douleur. Je restai un instant à le regarder, sans savoir exactement pourquoi je m'inquiétais, mais un malaise me saisit. Je m'accroupis et soulevai doucement sa patte blessée. La plaie, malmenée par les rues de la ville, était rouge, déchirée, et saignait légèrement. Des éclats de verre s'étaient logés dedans.

– Merde, Dante. T'es pas un chien, t'es un survivant.

Je sortis un vieux mouchoir de ma poche et, avec l'eau d'une bouteille en plastique que j'avais dans mon sac, je nettoyai sa blessure. Quand j'eus fini, je glissai le mouchoir taché de sang dans ma poche.

Alors, nous restâmes là, un moment, assis sur le bord du trottoir, à observer les quelques voitures qui passaient, elles aussi prises dans la nuit.

Ce fut Dante qui se leva le premier, une initiative qui m'étonna. On aurait cru qu'il ne voulait pas que je rate mon train."

Avait-il raison ? La nuit touchait à sa fin.

Il avait raison, la nuit s'éteignait doucement. L'obscurité s'éclaircissait peu à peu. Et les étoiles, pâlisantes, disparaissaient une à une.

Quand Dante se remit en marche, je n'eus d'autre choix que de le suivre. Cette fois, c'était moi qui traînais derrière.

Il avançait droit vers la gare, et, sans trop réfléchir, je me mis à lui parler. À raconter des bouts de ma vie, des choses que je n'avais jamais jugées dignes d'être partagées avec qui que ce soit. Dante m'écoutait, les oreilles légèrement dressées, comme s'il comprenait, ou, du moins, appréciait le son de ma voix. Peut-être que ma présence comptait pour lui autant que la sienne comptait pour moi.

Quand nous arrivâmes enfin devant la gare, l'aube commençait à poindre, teintant le ciel d'un orange pâle et diffus. La façade, presque floue dans cette lumière naissante, ressemblait à un tableau de Monet, avec ce même jeu d'ombres et de douceur.

L'horloge affichait cinq heures moins le quart.

Je tournai la tête vers Dante pour lui dire qu'on était à l'heure, mais, à ma grande surprise, il n'était plus là. Vu la lenteur de ses pas, il ne pouvait pas être allé bien loin. Pourtant, il avait disparu. Mon compagnon hirsute s'était évaporé.

Résigné, je pénétraï dans la gare et me dirigeai vers une borne automatique. J'achetai un billet, glissant les pièces dans la machine tout en tentant de reprendre mes esprits. Mais tout semblait flou, irréel, comme si le monde autour de moi me glissait entre les doigts. Comment Dante avait-il pu disparaître aussi vite?

Assis dans le train, je fixais la vitre embuée. L'espace d'un instant, il me sembla apercevoir une silhouette s'effacer sur le quai, furtive et insaisissable. Un chien, peut-être ? Impossible d'en être sûr. Était-ce Dante ? Était-ce seulement réel ? Tout me paraissait flou, comme un rêve à moitié oublié. Seul subsistait ce poids étrange dans ma poitrine, l'impression d'avoir vécu quelque chose d'essentiel, sans en comprendre encore le sens.

Soudain, le train se mit en mouvement. D'abord hésitant, puis s'élançant avec une ardeur croissante, il fendit l'obscurité. À travers la vitre, le paysage s'étirait en ombres fuyantes, m'arrachant inexorablement à cette nuit étrange, à Dante, à sa démarche claudicante, et à ce qui, peut-être, n'avait été qu'une illusion nocturne.

Je laissai ma tête tomber contre la vitre glacée, prêt à m'abandonner au sommeil. Mais une pensée, vive et obsédante, m'arracha à cette torpeur. Et comme poussé par une urgence

incontrôlable, je plongeai ma main dans ma poche et en retirai mon vieux mouchoir. Fébrile, je le dépliai, les yeux rivés sur le tissu.